

L'Action

Toumbé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMÉRO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1678

Notre enseignement scientifique

A la réunion de l'Association Saint-Jean-Baptiste tenue le 2 du courant, deux des membres ont effleuré un sujet à mon avis d'une extrême importance: la faiblesse de notre instruction scientifique.

M. J.-E.-W. Lecours attirera d'abord l'attention sur un fait déjà connu, à savoir qu'aux examens du service civil les Canadiens-Français obtiennent d'ordinaire de grands succès dans les lettres, tandis qu'ils font le plus souvent très triste figure dans les sciences. "Voilà pourquoi, ajouta-t-il, à Ottawa et ailleurs ils paient pour obtenir des places de porteurs d'eau et de sciurs de bois." Les comptes-rendus que j'ai sous les yeux ne disent pas quelle fut sa conclusion, mais on la devine assez.

M. Olivar Asselin abonda dans le même sens, et peu après émettait l'opinion qu'il importerait beaucoup de diriger nos compatriotes dans les carrières industrielles, afin d'assurer sur cette base leurs intérêts économiques. On ne pouvait mieux dire. Versé comme il l'est dans les questions économiques, M. Asselin n'a pas dû manquer de rattacher dans son esprit la diffusion des connaissances scientifiques au développement industriel souhaité: l'un ne va pas sans l'autre. Dans un autre article, je montrerai par des faits qu'à notre époque vouloir donner à l'essor de l'industrie un autre point d'appui que celui d'un enseignement scientifique intense, c'est essayer de bâtir sur un sable mouvant.

A ceux qui doutent encore — je sais qu'il y en a — de l'infériorité de notre instruction scientifique par rapport à celle de nos concitoyens de langue anglaise, ou encore du peu d'équilibre qui existe entre notre instruction littéraire et notre instruction scientifique, je ne rappellerai qu'un fait, à mon avis concluant. J'ai sous les yeux une liste complète des membres de la Société Royale, liste qui date de 1908. Sur trente membres de langue française, trois seulement faisaient partie de la section dite des mathématiques, de la physique et de la chimie; les vingt autres étaient des littérateurs, des historiens ou des archéologues. Les membres de langue anglaise se répartissaient beaucoup plus également entre la section des lettres et celle des sciences: trente dans la première, vingt-trois dans la seconde. Ainsi, presque autant de littérateurs que chez les Anglais; une infime proportion de savants: trois sur vingt-six.

On m'objectera que nous possédons des savants, plusieurs même, qui ne font pas partie de la Société Royale. D'accord. Mais il ne faudrait pas croire qu'il n'en est pas de même du côté des Anglais. Les littérateurs de langue française et ceux de langue anglaise étant en nombre à peu près égal dans la Société, pourquoi n'en serait-il pas de même dans la section des sciences, si nos savants avaient une notoriété égale à celle de nos littérateurs et s'étaient fait remarquer par autant de travaux?

Autre preuve, si la précédente ne suffit pas. L'an dernier le gouvernement de Québec avait à remplacer M. Obalsky à la direction du service des mines; il dut aller en France chercher un géologue. En vérité, il aurait pu en trouver un au Canada, mais en privant Ottawa de ses services.

D'où provient cette infériorité scientifique des nôtres et comment y remédier? Nous touchons ici à un point délicat. Il serait humiliant d'avoir à admettre que nous manquons d'aptitudes; aussi ne l'admettrai-je pas facilement. Nous descendons d'une race qui dans les champs de la science a tracé de profonds sillons, les plus profonds peut-être. Non, ce qui fait défaut, c'est l'enseignement scientifique approprié à tous les degrés: le primaire, le secondaire et l'universitaire.

C'est, dès l'école primaire, que des notions de physique, de chimie, de mécanique, de zoologie, de botanique, de minéralogie même, propres à inspirer aux élèves le goût des études plus étendues, devraient être inculquées. C'est là que j'ai puisé le goût modéré que j'ai pour les sciences, dans un admirable livre de lecture en usage chez les élèves des Frères du Sacré-Coeur, et que je n'ai vu que là. Dans les collèges secondaires je sais que l'on fait ce qu'on peut; malheureusement les ressources y manquent pour le montage de laboratoires dignes de ce nom, où se puisse faire la démonstration des théories apprises dans les manuels, et les professeurs, faute de la formation requise, ne sont pas souvent à la hauteur de la tâche qui leur est assignée. Et c'est ici qu'éclate le besoin, de plus en plus urgent, d'une école normale supérieure qui devienne une pépinière de professeurs comme il nous en faudrait dans toutes les branches de l'enseignement.

Ce que je dis là n'est nullement pour jeter du blâme ou de la déconsidération sur nos collègues: je le répète, ils font ce qu'ils peuvent et font beaucoup, étant données les modiques ressources dont ils disposent. Je ne ferai qu'une remarque à leur adresse: tandis qu'il part de chaque collège des professeurs pour aller étudier en Europe les lettres, l'histoire et la philosophie, l'on n'entend jamais dire qu'il en va pour perfectionner des études scientifiques, sans

doute parce qu'on regarde comme superflu ou moins indispensable ce genre de formation pédagogique.

M. Jules Lemaitre a écrit un livre qui a pour titre "Opinions à répandre"; c'est un éloquent réquisitoire contre les plus mal-faisants préjugés sociaux ayant cours en France. Une opinion à répandre parmi nous par le journal, la conférence et l'action, c'est que la carrière du savant: chimiste, physicien, géologue, minéralogiste, naturaliste, est noble et belle; qu'elle est une des plus utiles au sens social du mot; qu'elle est beaucoup plus apte à illustrer son homme que celle de vague poète ou de plus vague historien.

Mais comment blâmer nos jeunes gens de se tourner si peu volontiers de ce côté? Dans la plupart de nos collèges, les études scientifiques, faites dans les livres et devant le tableau noir, et non pas au milieu des appareils de démonstration d'un laboratoire, sont si peu poussées, inspirent si peu d'intérêt, que nos collégiens, après leurs examens, ne savent pas encore s'ils possèdent de réelles aptitudes et un goût stable pour l'une ou plusieurs des sciences dont ils viennent d'acquiescer les éléments. Familiers depuis nombre d'années avec les littératures classique et contemporaine, férus du prestige qui s'attache aux hommes de lettres, ceux d'entre eux qui sont capables d'études désintéressées s'exercent dans l'art de la prose ou des vers et ne songent jamais à faire autre chose. En agissant de la sorte ils obéissent à la loi sociale qui veut que, laissé à soi-même, l'on choisisse toujours dans la vie le chemin le plus attrayant, le plus aisé à suivre. Ce qu'ils ont appris de littérature suffit à les guider dans leurs études ultérieures, à les conduire plus ou moins près du succès qu'ils ambitionnent. Ils sont restés au vestibule de la science; s'ils ont la clef qui les introduira dans les labyrinthes, ce n'est qu'à tâtons qu'ils s'y avanceront, en trébuchant à chaque pas. Perspective peu encourageante.

Voilà donc comment je m'explique notre infériorité en matière scientifique. L'on admettra qu'il est impossible de la laisser subsister plus longtemps si nous tenons à notre développement économique et industriel. Le remède, en attendant l'établissement d'une école normale supérieure, qui ne saurait tarder, consisterait dans l'envoi par les maisons d'éducation, mais aux frais de l'Etat, de jeunes professeurs aux meilleures écoles spéciales de France et d'Allemagne et dans le montage de laboratoires munis des appareils les plus modernes partout où les sciences ont à être enseignées. Une généreuse subvention du gouvernement provincial fournirait à nos éducateurs les moyens d'introduire dans leurs maisons les méthodes les plus pratiques d'enseignement. Si je réclame avec insistance dans ce programme l'aide de l'Etat, c'est qu'il n'y a plus de temps à perdre pour sortir de l'ornière, et qu'ajourner l'accomplissement de tout ce que je viens de dire à l'époque où nos collègues verront la fortune leur sourire, ce serait s'exposer à attendre bien longtemps.

Remarquons en passant que l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales aurait pu se faire attendre sans trop laisser souffrir nos intérêts nationaux, beaucoup plus longuement qu'une école normale supérieure.

Dans un prochain article, j'exposerai succinctement ce qu'ont fait les recherches scientifiques pour la grandeur industrielle de l'Allemagne.

Ferdinand Paradis.

L'ACTION VIVRA

Nos ennemis, qui sont nombreux et variés, peuvent en faire leur deuil: l'Action vivra.

L'Action vivra malgré eux, malgré leurs procès, malgré leurs stratagèmes imbéciles ou criminels.

C'est en vain qu'ils tenteront de nous faire chanter avec leurs poursuites judiciaires; c'est en vain qu'ils essaieront de terroriser notre imprimerie en le menaçant de la ruine.

Qu'ils ne se gênent pas! Qu'ils aillent même, si cela leur fait plaisir, discuter avec M. Gouin, comme la chose s'est vue, parait-il, ces jours derniers, sur les meilleurs moyens de renvoyer notre directeur à la prison de Québec sans autre forme de procès...

Rien n'y fera. L'Action vivra. — Et si Fournier — ce qui n'est pas encore fait — était un jour ou l'autre jeté de nouveau dans les fers, à l'instant même il se trouverait dix hommes courageux pour ramasser sa plume et prendre sa place sous le feu de la canaille. Asselin, Beauchesne, seront là des premiers, d'autres encore...

On peut se le tenir pour dit, ceux qui veulent notre peau ne l'auront pas comme ils pensent.

Ils ne nous ont pas encore étranglés!

POUR ATTENDRIR M. LOUIS-JOSEPH TARTE

SOUVENIRS DE PRISON

(CHAPITRE INEDIT)

Au moment où M. Louis-Joseph Tarte veut à toute force l'envoyer, une fois de plus, moisir sur la classique paille humide, notre directeur a cru qu'il ne serait peut-être pas sans à-propos de publier quelques feuillets inédits de sa deuxième Série de Souvenirs de prison (1). Ce sont ceux dont on trouvera le texte plus bas.

M. Fournier y fait, comme on le verra, le récit de son entrée à l'infirmerie de la prison de Québec, après un séjour d'une semaine au fond des cachots. Espérons que M. Tarte lui-même se laissera attendrir par cette page véridique, et qu'il voudra bien, après cela, se contenter des quarante-cinq mille piastres...

Or donc, oyez:

Je voudrais bien trouver un homme obligeant qui consentit d'écrire à ma place cette seconde série de Souvenirs. Je lui donnerais volontiers pour récompense la moitié de mes intérêts dans la Banque de Montréal.

C'est qu'il n'y a pas de fichu métier comme de traiter ces sujets-là. On me croira si l'on veut, mais il est encore plus facile d'aller en prison que d'en parler convenablement. En vain M. Taschereau prétendra-t-il le contraire: il saura me dire plus tard par expérience si je n'ai pas raison.

Je tremble donc au seuil de ces pages. Lecteur, ô lecteur sensible qui vois mon embarras, sois-moi plus miséricordieux que le juge Langelier (François pour son frère — et pour les dames).

Ayant ainsi dit mon dignus non sum intrare, je pénètre sans plus tarder dans l'infirmerie de la prison de Québec, le coeur hésitant, mais le jarret ferme et la narine intrépide.

CHAPITRE I

(POUR LIRE AVANT LE REPAS)

Tout d'abord, cela sent le lion. (Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort, a dit l'Ecclesiaste.)

Pourtant, j'ai beau chercher des yeux, je n'aperçois nul cadavre de fauve.

Voyons, me serais-je trompé? Il ne se peut pas que ce soit le géolier qui dégage à lui seul ce parfum! — D'ailleurs il vient de partir et il a dû emporter ses chaussettes.

...Mais j'y pense, n'aurait-il pas égaré quelque part un cure-dents?

C'est bien improbable aussi, car M. Morin conserve ses cure-dents avec un soin jaloux. Il en a deux, qui lui viennent d'un banquet donné au Frontenac en 1893, alors qu'il représentait à la légation les électeurs du beau comté de Rimouski. Ces souvenirs précieux ne le quittent jamais. Il en porte un dans sa poche de gilet, entre son brûle-gueule et son sac à tabac, et l'autre sur son oreille droite, avec son crayon de mine. C'est qu'il n'entend pas les perdre; ni encore moins se les faire voler.

Alors, d'où vient cette puanteur de mort?

Je considère successivement mes quatre ou cinq compagnons d'hôpital. Trois d'entre eux sont des vieillards impotents et lamentables, recueillis à la prison par charité, car à Québec on ne laisse pas mourir le monde de misère. Ils sont extrêmement sales. Le plus vieux, tout à fait idiot, n'a pas moins, me dit-on, de quatre-vingt-six ans. A son arrivée à l'infirmerie, voilà deux ans bientôt, on lui fit prendre un bain: sa raison ne devait point résister à ce coup. Quant aux deux autres, âgés respectivement de soixante-seize et de quatre-

(1) Cette deuxième série de Souvenirs paraîtra prochainement. Il reste encore, de la 1ère Série, quelques centaines d'exemplaires à vingt-cinq cents (par la poste trente cents). De plus, à un dollar, un petit nombre d'exemplaires sur papier de luxe, d'un tirage restreint. S'adresser par lettre à l'auteur: Montréal, rue Saint-Denis, 323. La IIIème Série se fera peut-être attendre... Il y sera longuement question de la prison de Bordeaux.

vingt-un ans, ils ne se sont pas lavés depuis la confédération. Tous trois ont atteint le dernier degré de la décrépitude; l'on s'attend même à les voir trépasser d'une semaine à l'autre... Mais enfin ce ne sont pas encore des cadavres — pas tout à fait du moins, — et il faut chercher ailleurs que chez eux cette décomposition avancée dont l'odorat constate ici la présence.

Une bouffée d'air étrangement parfumée, qui nous vient de l'extérieur, me fait croire un moment que j'ai trouvé... la chose. Je me rappelle en effet avoir fort bien vu, l'avant-veille au matin, un cadavre de chat qui s'échappait en plein soleil sous les fenêtres de l'infirmerie. Même, on le pouvait parfaitement apercevoir du quartier féminin, j'en prends ici à témoin Madame de Saint-André:

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, madame, Ce beau matin d'été si doux...

Sans attendre la permission du géolier, je me précipite à la fenêtre, et je regarde... Je ne m'étais point trompé. Sous l'ardent soleil de juin, le chat achevait de se décomposer.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture, Comme afin de la cuire à point, Et de rendre au centuple à la grande Nature Tout ce qu'ensemble elle avait joint...

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre pu-D'où sortaient de noirs bataillons (tride, De larves, qui coulaient comme un épais liquide Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague, On s'élançait en pétillant; On eût dit que le corps, enflé d'un souffle Vivait en se multipliant. [vague,

Et ce monde rendait une étrange musique, Comme l'eau courante et le vent, Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement Agite et tourne dans son van. [rythmique

A côté de cette charogne, sur un espace d'environ quarante pieds carrés, s'accumulent les déchets de boucherie des cuisines. Ce cloaque sanguinolent et putride charme également l'oeil et la narine. Il s'étale au beau milieu du préau, comme pour donner bonne bouche aux détenus qui vont s'y promener avant le déjeuner. De temps en temps, le vent qui souffle sur tout cela apporte aux pensionnaires de l'hôpital, pêle-mêle avec le parfum des trèfles et du foin de senteur, les exhalaisons les plus cruelles.

Je fermerai cette fenêtre! — Mais qu'est-ce à dire? Plusieurs minutes se sont passées, et les affreux relents persistent. Il va falloir trouver d'où cela vient. Cherchons encore...

Oui, cherchons. Mais de quel côté? mais comment? Faut-il aller à droite ou à gauche? vers la porte ou vers le lavabo? Dois-je sonder les murs, ou scruter le parquet? De partout s'exhale la même odeur lourde et diffuse qui dès l'entrée m'avait pris à la gorge. Elle semble à la fois monter de la cave et tomber du plafond. Elle suinte des murs lépreux, elle sort en effluves pressés de l'ombre des lits, elle se dégage avec force des tiroirs où les détenus gardent leurs victuailles. C'est une odeur mêlée, un parfum complexe et concentré, fait de la moisissure des murs, de la crasse antique des objets, de la senteur des rats morts sans sépulture, ou du parfum, plus caractéristique encore, des coquerelles ensevelies par milliers dans leurs retraites; — une odeur fade et cependant, poignante, qui prend à la fois à la gorge et aux poumons, qui suffoque et qui étrangle...

Ah, qui me rendra mon Italien?? ?
Dès demain, je verrai M. l'aumônier. Si c'est comme cela en enfer, je veux, sans perdre un instant de plus, voir à mon salut.

Jules Fournier.

Y'LAN !

L'intérêt de \$45,000 à six pour cent, pour un an, est de \$2,700. Avec cette somme, on peut se procurer un yacht, une automobile et un cheval gris pommelé.

Avec \$45,000, on peut fonder une banque, s'acheter un immeuble rue Simpson, concourir au Derby, marier ses filles; mais on ne peut se refaire une réputation d'indépendance.

Le "Canada" reçoit \$45,000 par année du gouvernement provincial. Aussi ne voit-on jamais son directeur chez M. Rodolphe Forget.

Nous paierons \$45,000, mais pas un sou de plus!

La *Patrie* nous réclame 45,000 piastres. Qu'elle aille les demander à M. Graham.

Si cela continue, il va falloir allonger le titre de notre journal. L'appellerons-nous "L'Action en dommages" ou "L'Action pour libelle", c'est un détail qui n'est pas encore arrêté.

Qui eût dit que nous étions si riches?...

Sheldon fait de plus en plus parler de lui.

Le voilà presque aussi populaire qu'un ministre.

Ils se sont penchés aussi sur la caisse de notre imprimeur et ils ont vu qu'elle était bien garnie.

— Qu'allons-nous faire? a demandé Eugène.

— Pigeons! a répondu L.-J.

MM. Borden et Brodeur sont venus à Montréal cette semaine. Ils n'ont pas seulement gelé leurs partisans, mais depuis leur visite la glace s'endurcit dans le port. Ce qui retarde l'ouverture de la navigation.

On dit que le Board of Trade leur a demandé de ne pas revenir avant quinze jours.

Deux hautes positions sont vacantes: l'une à la Cour Suprême, l'autre au Conseil d'Etat. Sir Louis Jetté hésite entre les deux. Il est indécis. Il délibère encore.

Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, M. Jérémie Décarie n'est pas mort.

Il prend au contraire, à ce que l'on assure, un mieux sensible. Il prononce même assez distinctement les mots *roastbeef*, *Gouin*, *Québec* et *chapeau de soie*. Or, ce sont là des mots difficiles.

Un confrère nous écrit: "Si M. L.-J. Tarte est, comme vous le dites, journaliste à ses heures (les *psychologiques*, sans doute), en voilà au moins un que le journalisme conduira à tout pourvu qu'il... n'en sorte pas."

Le vieux Barthe, de la *Vigie*, continue de nous reprocher notre âge.

Pauvre vieux, c'est tout ce qu'il sait dire encore...

M. Alexandre Taschereau est venu visiter la nouvelle prison, dont le coût sera de deux millions de dollars.

L'ameublement de ce palais est tout à fait moderne.

On dit que le quartier des journalistes sera du dernier chic.

— Un journal ministériel nous consacrait l'autre jour tout un long article sous ce titre: FOURNIER COMMENCE MAL.

Il faudrait pourtant s'entendre: Mal pour qui? Pour nous ou pour nos adversaires?

On assure que M. Adélaïde Turgeon va accepter la place de lieutenant-gouverneur. Que voulez-vous? on fait ce qu'on peut. Il n'y a pas de sot métier.

— C'est vrai, dit ici M. Charles Lanctot. Ainsi, moi, je suis assistant-procureur-général. Eh bien! je ne me plains pas... On ne m'accorde que mille dollars de supplément pour revoir les projets de loi de la Ville de Montréal, et cela m'ennuie... De même, les Dentistes me donnent à peine six cents piastres, et les autres en proportion; mais enfin, la vie publique impose des obligations!

— C'est bien aussi mon avis, soupire au loin, dans l'ombre, une voix inconnue.

— Mais vous n'êtes pas un homme public vous? lui dis-je.

— Si.

— Qui êtes-vous alors?

— Sheldon.

Si le maire Guerin avait invité la majorité des échevins au dîner de \$150 qu'il a donné au Frontenac, le Conseil n'aurait eu aucune hésitation à faire payer la note par la Ville. M. Guerin n'a pas l'expérience d'un Préfontaine.

On lisait la *Presse*, jeudi soir, à la prison de Montréal.

— Tiens, dit tout à coup le bonhomme qui devait être fouetté le lendemain; tiens, qu'est-ce qu'ils disent ici?... "L'abondance de matières nous force à remettre à demain plusieurs articles; mais nos lecteurs ne perdront rien pour attendre."

Et le pauvre diable murmura, pensif: — Moi non plus...

LA POLITIQUE

Les misères de M. Brodeur. — Autour d'une magistrature et du ministère de la justice. — M. Fielding veut donner sa démission. — M. Victor Geoffrion ne veut plus être whip. — M. Monk irréconciliable. — M. Sifton organisateur de la victoire.

(Correspondance particulière)

Ottawa, vendredi.

On s'attend ici à quelques remaniements de première importance. M. Brodeur s'est laissé dire avec tant de persistance que sa disparition donnerait de la vigueur au cabinet qu'il a fini par se rendre. Il consent à partir, mais il désire avoir un fromage plantureux où il passera en paix la fin de ses jours. Il veut aller à la Cour Suprême.

Le ministre de la justice ne veut pas le nommer. Sir Allen Aylesworth, consciencieux, est d'avis que le successeur du juge Girouard doit être un juriste distingué, et sir Charles Fitzpatrick insiste pour que son nouveau collègue soit de force à défendre, dans le délibéré, les principes du vieux droit français. M. Fitzpatrick est un fanatique de notre code civil, mais, dans sa position de président, il ne peut guère être aux aguets pour empêcher la Cour de nous imposer une jurisprudence antifrançaise. Son candidat est M. C.-E. Dorion, bâtonnier actuel de Québec, un érudit et, ce qui ne gêne rien, un Québécois. M. Laurier ne se prononce pas. Il espère que le temps arrangera tout. N'était cette difficulté, le ministre de la marine serait déjà casé.

M. Aylesworth lui-même songe à partir. La malheureuse surdité dont il souffre rend trop ardu ses devoirs parlementaires. Il retournera à son étude. On dit aujourd'hui qu'il aura pour successeur dans le cabinet M. Mackay, chef de l'opposition au parlement de l'Ontario. Les chances de M. Hugh Guthrie pâlisent. A moins que M. Jacques Bureau ne s'en aille, le député de Wellington-Sud devra attendre encore...

L'entrée de M. Gouin dans le ministère devient de plus en plus problématique. M. Laurier est d'avis que personne ne peut remplacer efficacement Sir Lomer à Québec, et ce dernier, petit roi dans sa province, ne se soucie pas de laisser tomber le sceptre pour devenir subalterne à Ottawa. S'il entre dans le cabinet, il pourra choisir son portefeuille. Ses aspirations vont au ministère de la justice. Alors M. Lemieux pourrait bien passer à la marine, et M. Mackay le remplacerait aux postes. Les Canadiens-Français perdraient un ministère à patronage, mais notre représentation dans le cabinet serait meilleure.

M. Charles Marcell a l'oeil sur la secrétairerie du sénat, mais il lui faut attendre à l'expiration de son terme d'orateur — comme on dit ici. M. Saint-Onge Chapleau n'a pas l'intention de s'en aller si vite. Cependant on pourrait bien, paraît-il, lui rendre le tour qu'il joua lui-même à M. Edmond Langevin en 1897, lorsque celui-ci, sans avoir donné sa démission, apprit un bon matin par les journaux qu'on l'avait remplacé.

Seriez-vous étonné d'apprendre que M. Fielding désire ardemment être relevé de ses fonctions? Il faut toute la vive amitié

qu'il porte à M. Laurier pour l'empêcher de partir. Le ministre des finances est morfondu et malade. Il est dans la vie publique depuis trente ans. A Halifax comme à Ottawa il a toujours été sous le harnais sans désemparer. Or, depuis quelques mois il souffre de paralysie faciale à tel point qu'il craint d'être bientôt condamné au repos le plus complet. C'est même pour cette raison qu'il a accepté ce fameux cadeau de cent mille dollars que lui offraient ses amis. Son départ affaiblirait énormément le ministère. Si l'on songe que sir Richard Cartwright a soixante-quinze ans et qu'il est rhumatisant au dernier point; que M. Paterson en a soixante-douze, que M. Aylesworth disparaît, que les autres ministres, excepté le chef et M. Graham, sont très ordinaires, on aura une idée des inquiétudes du parti ministériel.

M. Victor Geoffrion a signifié à M. Laurier son intention de ne plus être whip en chef. Il ne se reconnaît pas le tempérament voulu pour faire les commissions du ministère, porter les messages de M. Rodolphe Lemieux ou de M. Mackenzie King et rassembler les moutons à chaque vote de la Chambre. Son successeur n'est pas encore désigné; il se pourrait que ce fût le docteur Bédard.

Du côté conservateur, on semble résigné à ne pas changer de chef, vu que nous sommes trop près des élections. On regrette de n'avoir pas fait ce changement dès la session de 1908, mais on craint qu'un nouveau leader n'inspire pas confiance.

M. Borden, par son énorme impérialisme, plaît, paraît-il, assez à une portion plus ou moins considérable des provinces anglaises.

M. Monk et sa demi-douzaine de partisans restent irréconciliables. Le député de Jacques-Cartier dirigera la prochaine campagne oppositionniste dans la province de Québec, quitte à faire ensuite une alliance avec le parti qui lui donnera le plus de garanties. Les torys se disent: "Si nous remportons la victoire, les bleus de Québec sauront bien se rallier à nous. Pourquoi nous en occuper?" Ils n'ont probablement pas tort; mais si M. Monk retourne au bercail, ce ne sera pas sans y mettre certaines conditions qui ne plairont guère à Sam Hughes ou au docteur Sproule.

M. Sifton deviendrait l'organisateur principal des forces conservatrices. Dans l'ombre — de peur d'effaroucher la province de Québec — il recueillerait les fonds électoraux et pousserait activement le choix des candidats. Il surveillerait la distribution de la littérature oppositionniste et donnerait le ton aux journaux. Riche, il ne demanderait pas d'autre récompense que de voir sa vengeance assouvie dans la défaite des libéraux. L'ex-ministre a, dit-on, de fréquentes conférences avec les esprits dirigeants du parti conservateur.

Le monde politique est donc de plus en plus intéressant.

Cela le consolera de ne point appartenir encore à l'Académie du docteur Choquette.

M. Jules Allard, premier-ministre intérimaire, a envoyé hier à son chef le marconigramme suivant:

M. Gouin,

L'Eau, Mer.

La Province se console difficilement de votre absence. Il lui reste Jérémie Décarie.

JULES.

Pourvu que M. Gouin ne confonde pas avec Jules Fournier!

Je sortais de l'Hôtel-Windsor en compagnie d'un homme de science bien connu, le célèbre docteur Ox, avec qui je venais de discuter longuement, autour d'une table bien garnie, l'importante et toujours nouvelle question: "De l'influence de l'huile de castor sur le relâchement des moeurs", quand le docteur me dit: — Il est certain que le désir de paraître est pour beaucoup dans cette crise que traverse notre société. Tel commis qui gagne un salaire minime veut être aussi bien mis que le fils de son millionnaire patron. Il dépense trop, se ruine et parfois oublie que la propriété d'autrui n'est pas la sienne. — Vous me permettez, docteur, fis-je un peu vivement, de ne pas partager votre avis. Le jeune élégant dont les moyens sont limités n'a qu'une chose à faire s'il veut s'acheter pour presque rien de magnifiques merceries qui rehaussent un costume même médiocre. Il va chez Anatole Renaud (81 et 301 rue Saint-Laurent) et tout est dit. — Ça m'a bouche! fit le docteur en anglais.

MES OPINIONS

La *Patrie* m'appartient.

Elle n'est ni à M. Forget ni à personne autre. J'en suis le seul maître.

J'ai voulu jusqu'ici lui garder son indépendance et je puis me vanter d'y avoir réussi! Je ne m'écarterai pas à l'avenir de la ligne de conduite que j'ai tenue dans le passé.

Je continuerai de dire à mes lecteurs, dans toutes les circonstances, le fond de ma pensée sur les questions brûlantes de l'heure.

Mes opinions sont connues et rien ne m'en fera dévier. Ainsi, au sujet de la réciprocité, je crois que Wshrdlu etaoïn hrldu cfwyp md mshrlu xzhflffâd vbgkqj Rshrdl. Aindlu wy paoin shrdlu etaoïn mfwuy hrldn aoin rdld cmfwyp shrlu detaoïn vbgkqj xzhflffâz shrdlu etaoïn shrlu mfdwyao hrld aoin cmfwyp. Oupy etaoïn shrlu demfwyp vbgkqj shrlu dmfwy ao xzhflffâ vbgkqj cmfwyp shrdlu etaoïn! shrdlu cmfwyp shrdlu vbgkqj etaoïn shrdlu cmfwyp etaoïn shrdlu cmfwyp vbgkqj shrlu demfwyp etaoio cmfwyp srlu cmfwyp etaoïn cmfwyp vbgkqj xzhflâ fwyp. Etaoïn shrdlu cmfwyp vbgk.

Je suis en faveur de la marine pour des raisons qui me paraissent non moins invincibles. En effet, etaoïn, shrdlu, cmfwyp gkqj, etaoïn cmfwyp hrwypjm bfdwlnu hardlyup bglwuyz. Dluwyp, etaoïn shrdlu cmfwyp vbgkqj xzhflffâ vbfwnud shrwypj xzbzgwlyu sfwkyqyp cmfwyp perypd cmfwyp vmbldwfd rwyp vbgkqj xzhflffâ ETAOÏN srldu cmfwyp vbgkqj mfwy hrd mh vxbfglwnud hrdmlyw chmrfdi oy bgdwl dwy. Klupyq, Baoin, Fluxyp, Caoin, caoïn, caoïn — Shryp, fionup etaoïn cmfwyp vbgkqj shrdluhr cmfwyp shrlu etaoïn siordlu nhtaoin srldu mhe ftaoïn rdlu, O.K. klyp.

Passons maintenant au canal de la Baie Georgienne. Voilà une grande question. Pour moi, je la résume ainsi:

Etaoïn, shrdlu cmfwyp vbgkqj mfwyp rdlu, ehryw vmbrodil hrdwyp rfdiln fgwkyqyp bmfgi xzbzgwlyu hrdwyp in wlypyd gfkypqpf brfdwlyu cmfwyp vbgk hrdl mfwy bkgqj hrldu. Klupy, cmfwyp xzbzgwlyu shcmrfdwly ordilnu bfgwky vbgkqj cmfwyp shrlu dtaoïn hrldu mfwyp m xzhflff vbgkâ shrdl etaoïn shrdl mfw hrdwypq xzfgldwi shrwypq bfgwkyly rdlu wyp taoin cmfwyp shrdlu taoin hrldu mfwyp vbfgdwl m cmfwyp shrdlu. Tcmfwyp shrlud bkgjyp yp hr cmfwyp hrldu. Etaoïn.

Shoïn, shoïn, shoïn; coïn, coïn, coïn; koin; baragouïn. \$\$\$\$\$\$\$\$ la *Patrie*, 606. Etc., etc., etc. Shoïn, shoïn, shoïn, etaoïn.

Enfin, quant à la valeur respective des deux partis en présence, c'est bien simple: Shoïn, shrdlu etaoïn cmfwyp shrdlu eta snio rhldu xzhflffâ shrdl cmfwyp vbgkqj shrdlu etaoïn. Vouïnpppppp, etaoïn shrdlu cmfwyp vbgkqj mfwy shrdwlyp bzfgykyp eshaordlu fdlwa; xyrrrrrrrr, baoin, srldu cmfwyp vbgkqj mm vbfwky srlw aolu bgwkyr rdlu earoïn rdlu vbgkqj xzhflffâ cmfwyp srwypqj brldup rwyp vbmfr didlrs esrdlyw vbfgdwl aouly gwkyupk xz gkqpbgwvy, etaoïn — Etaoïn, etaoïn shrdlu hvbghqj jywfmc hrdsr etrdlp bfdwln hrldum cmfwyp shrdlu etaoïn shrdlu vbgkqj cmfwypo etaoïn... (sic) — etaoïn, shrdlu Zup, etaoïn, shfwypj vbfldiln hrdwyp bgwlyu oiu bfgwyl cmfwyp shrdlu etaoïn shrdlu etaoïn shrdluzug ethrwypj xbf shrwkyqjâ. Qoïn, qoïn, etaoïn. Zlup, dwnl cmfwyp etaoïn hrldu mfwyp bkgqj etaoïn. Koin, koin, koin...

Voilà, en termes précis, ma pensée toute nue.

Elle pourra plaire aux uns, déplaire aux autres, mais personne au moins ne saurait maintenant mettre en doute ma sincérité.

La *Patrie* est un journal indépendant.

Elle n'a jamais craint — elle ne craindra jamais de proclamer hautement ses convictions, de dire haut et ferme, encore une fois, toute sa pensée.

L.-J. Tarte.

Pour copie conforme:

LA DIRECTION.

:O:

"LES MARIE DE L'EMPIRE"

Devant la fièvre de loyalisme qui s'est emparée des Marie par toute l'étendue de l'empire britannique, Bacon — c'est à dessein que nous disons Bacon — oserait-il répéter son absurde question: *What is in a name?*

Pour être adoré comme le Veau d'Or, il ne suffit pas d'être sur un trône et de n'avoir fait de mal à personne, il faut encore s'appeler comme du monde. La reine d'aujourd'hui qui répondrait au doux nom de Frédégonde ne serait pas précisément accablée de cadeaux de noces, si elle n'en pouvait attendre que de ses homonymes. Depuis que le bon Dagobert a mis sa culotte à l'envers, il n'est pas pris au sérieux, et l'on ne donnerait pas ce nom à son chien; en voilà un que tous les Dagobert de l'empire fourniraient à peine de gomme à mâcher. Les rois, pas plus fous que vous et moi, ont saisi tout de suite le rapport secret qui pouvait s'établir entre les noms de baptême et les cadeaux de couronnement: de là qu'au lieu de s'affiger comme autrefois de noms à coucher dehors, ils se nomment maintenant, de père en fils, Edouard, Guillaume, Anne, Georges, Elizabeth. L'auguste épouse de Georges V, quand elle vint au monde, ne soupçonnait pas — et pour plus d'une raison — que ses parents assuraient son avenir en la baptisant Marie; les "Marie de l'Empire," comme on dit élégamment à l'Académie... du Dr Choquette, vont la faire changer d'opinion. La reine d'Angleterre qui s'avisera de s'appeler Bridget gagnera le coeur de l'Irlande sans coup férir. Qui qui sera malin, là, et qui se mettra pour longtemps du tabac canayen sur la planche? Ce sera le premier roi d'Angleterre qui aura l'esprit de s'appeler Jean-Baptiste! — Du *Collier's*.

M. GOUIN AU BAL MASQUE



LE PIERROT (designant les autres masques).—Dis donc, mon chou! ou, où est-ce que tu as pris le tien?

JOURNAUX ET POURSUITES

Mon coiffeur et M. Barthe, de la *Vigie*, sont d'avis qu'un journal qui a des procès ne peut pas être un journal sérieux.

Cette opinion, de prime abord, a lieu de surprendre chez M. Barthe, qui eut dans sa carrière de journaliste au moins vingt-cinq procès, dont il perdit, nous dit-on, les trois quarts... Elle se comprend mieux chez le barbier, qui ne sait même pas assez d'orthographe pour écrire dans les journaux, et qui n'a jamais rasé les gens qu'avec un rasoir.

On ne s'étonnera pas davantage de la voir défendue par l'abonné du *Soleil* ou du *Canada*, intransigeant apôtre de la conciliation, partisan effréné de la modération toujours et quand même. Il va de soi que des hommes qui pour avoir la paix — la paix à tout prix — ont trouvé le tour d'avalier depuis quinze ans toutes les reculades et toutes les trahisons... il va de soi que ces hommes-là jugent peu sérieux les journaux qui s'exposent aux procès pour dire leur pensée.

Aux yeux de cette espèce, il est évident que l'*Action*, poursuivie dès son premier numéro pour quarante-cinq mille piastres, ne saurait peser un grand poids. — Un journal qui a des procès ne peut pas être un journal sérieux.

Ils ont ainsi posé la formule que développaient ces jours-ci, à l'occasion de la poursuite des MM. Tarte, quelques-uns de nos excellents confrères.

Elle gagne, paraît-il, à chaque instant du terrain, cette formule. Le jour où elle aura acquis toute la valeur d'un dogme, le règne absolu des faiseurs sera définitivement ouvert.

On peut dire que nous marchons à grands pas vers ce but. Déjà, à Montréal comme à Québec, il suffit le plus souvent au premier aigrefin venu, pour se donner un certificat d'honnêteté, de prendre une action de cinq, de dix ou de vingt mille piastres contre tel journal qui l'aura attaqué... Cela lui coûtera peut-être vingt ou trente piastres de timbres judiciaires — pas un sou de plus. Moyennant cette petite dépense, il est sûr, cinq fois sur six, de mettre de son côté les gogos, qui sont encore, dit-on, la majorité dans notre beau pays. Il pourra ensuite continuer en toute tranquillité ses petites opérations, et le journal, quel qu'il soit, passera désormais pour une feuille peu sérieuse.

Nous n'entendons point dire par là qu'un journaliste doit prendre plaisir à accumuler sur ses épaules les actions pour libelle. Ce serait de l'exagération!

...Mais nous croyons non moins fermement qu'il ne doit pas non plus reculer à tout prix devant un procès — ni même devant trois procès.

Il serait temps, semble-t-il, qu'on comprît la chose, et aussi qu'on se mit bien dans la tête qu'une simple action judiciaire contre un journal, en elle-même ne prouve rien.

Autrement, on ferait trop de joie aux pillards et aux écumeurs qui, ne voulant pas être dérangés dans leurs petites entreprises, n'ont encore trouvé rien de mieux que de mettre à leur service les tribunaux pour faire chanter les journaux indépendants...

N.B.—On est prié de ne voir dans ces lignes aucune allusion au cas particulier des MM. Tarte. Ils ont bien leurs côtés faibles, que nous ne nous gênons point de critiquer, mais nous les avons toujours tenus et nous les tenons encore pour d'honnêtes gens.

LA PRESSE QUEBÉCOISE ET L'"ACTION"

(Du *Soleil*.)

(De notre correspondant.)— Comme vous le savez, l'*Action*, le journal de Jules Fournier, est venu au monde avec fracas, samedi. A part un article trop long du directeur lui-même, une boutade typique (sic) d'Oliver Asselin, une histoire à dormir debout (merci!) de M. Arthur Beauchesne, pour donner sans doute le change à l'opinion publique, l'*Action* a publié, comme pièce de résistance, une nouvelle annonçant la passation (sic) de la *Patrie* aux mains du parti conservateur. Voici ce que dit à ce sujet le journal des MM. Tarte:.....

De son côté, M. Fournier, expliquant dans une note à part la nouvelle sensationnelle qui lui vaut cette énorme réclame, dit:.....

(Du *Quotidien*, ministériel.)

...Les MM. Tarte ont répondu aux avances de cette salle (sic) feuille en prenant une action de \$25,000 pour libelle infâme (sic). Fournier a donné, par la publication d'un tel article, la plus grande preuve d'étourderie et d'imbecillité qui ait encore été donnée dans aucun journal à Montréal.

(De l'*Action sociale*.)

...L'article de la *Patrie* a été, comme on s'y attendait d'ailleurs, une réclame furieuse pour l'*Action*, qui a épuisé en quelques heures son tirage de cinq mille exemplaires (pour Montréal seulement).

Jamais un journal hebdomadaire n'a eu à Montréal un début financier aussi consolant...

— Et si l'*Action* est censurée de par un ordre des tribunaux, que ferez-vous?

L'ex-pensionnaire de la géologie québécoise a répondu en plaisantant:

— Eh bien! je fonderai la "Barricade"... Si les griefs des journaux contre Jules Fournier sont un peu fréquents, l'inverse est également vrai, puisque Fournier vient à son tour de prendre une action de \$5,000 contre la *Vigie*, de Québec.

(De la *Vigie*.)

On ne peut pas dire que l'aile gauche du groupe nationaliste débute par une bonne *Action*.

Le premier numéro du journal du jeune (sic) Jules Fournier, paru samedi dernier, est (sic) un désappointement proportionné à la bruyante réclame qui l'avait précédé.

Ceux qui en attendaient monts et merveilles en sont quittes pour leurs cinq sous. Ce petit pamphlet de quatre pages est loin de faire honneur à son éditeur. Les seules choses saillantes qu'il contient sont des incongruités. Ainsi, nous ne pensons pas qu'il fasse fortune avec des saletés comme celles-ci, où l'*Action Sociale* reconnaît sans doute ses anciens protégés du temps des Camelots du Roi (suit partie de l'article d'Asselin).

Le nouveau journal porte, à sa face même, dès ses premières ejaculations, la marque de l'irréflexion et de l'étourderie. On nous fait remarquer une lettre de Québec, signée Montjorge (alias Armand Lavergne) absolument indigne d'une représentant du peuple (sic)....

(L'aj. avertissement)

DANGER!

NOS RÉCLAMES

Nous avons eu l'avantage d'assister, la semaine dernière, à un cours d'art culinaire donné dans les salons du journal la *Liberté* et nous y avons remarqué la présence de plusieurs citoyens bien connus. Nous y avons entendu décrire à la perfection le *col-au-vent financière* par un courtier ami du journal. Un autre insista sur la nécessité de tenir autant que possible un bord de l'assiette au beurre. Ce fut très intéressant. Mais une conférencière eut surtout du succès en démontrant la possibilité de donner à un prix minime un repas substantiel et sain en même temps qu'appétissant et facile à digérer. La conférence finie, elle nous avoua, en particulier, qu'un seul restaurateur de Montréal avait résolu le problème avant elle. C'est *Bonneville*, du Café Saint-Gabriel (angle des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel). Le repas qu'il offre, trois fois par jour, au prix de 25 cents, est en effet d'une qualité très supérieure.

Si, le jour où je demandai à Béatrice de m'accorder et son cœur et sa main, elle eût dit *Oh, oui, va!* au lieu de me rire au nez, mon existence eût été bien différente (je le crois du moins) et quand j'y songe... Tiens, j'aime mieux ne pas vous dire ce que cela me fait. Avec elle, j'aurais rêvé de posséder une petite maison tout juste assez grande pour abriter notre amour... Une véranda entourée de plantes grimpances aurait servi à nos duos passionnés des soirs d'été et un joli jardin entourant la maison à nos promenades sentimentales au clair de lune... Exactement. — Pour unir l'utile à l'agréable, j'aurais eu un jardin de rapport, avec des framboisiers, des groseillers, des fraisiers surtout, car Béatrice rafolle des fraises, moins écarlates que ses lèvres. Je me serais procuré des plants de tous ces fruits chez M. Ledermann, à Rougemont, dans le comté de Rouville. Il vend ces plants à 3 et 4 piastres le cent (frais de transport à la charge de l'acheteur). O vous à qui les Béatrices ne furent point cruelles, écrivez-lui, de grâce!

Qu'elle était jolie dans sa robe claire à la jupe collante, et avec son chapeau printanier! Nous l'eussions volontiers croquée — et pas du tout avec un crayon — n'eût été la foule nombreuse et la présence à ses côtés d'un jeune homme de belle carrure. Mais, curieux, nous nous approchâmes pour la mieux voir, ce qui nous permit aussi d'entendre. — Marcel, disait-elle timidement et en hésitant sur le petit nom auquel elle semblait encore peu habituée, Marcel, nous avons encore le temps de faire ce choix et je ne sais s'il est bien convenable pour moi... — Tut, tut... ma Blanche aimée, je veux que vous ayez tout le temps de préparer vous-même ce qui sera et notre nid et votre autel. D'ailleurs, n'est-ce pas l'époque de l'année où le choix est le meilleur et... — Nous quittons un instant des yeux la radieuse vision et, nous tournant vers la vitrine, comprenons enfin qu'il s'agit de deux fiancés en train de choisir leur mobilier. Cette vitrine, vraiment fort bien garnie, était celle de la maison N.-G. Valiquette (477-Est, rue Sainte-Catherine, téléphone: Est 4182).

Lisez-vous Aristote? — Non?... Moi non plus, mais je me suis laissé dire qu'il s'y trouve de fort belles pages sur les dangers de l'intempérance. Ce philosophe fait voir en effet à quoi s'expose le monsieur qui oublie sa raison dans l'hydromel ou dans le gin en *draught* et montre clairement que l'excès de ces boissons ou de beaucoup d'autres conduit l'homme, comme aussi bien la femme, à la déchéance morale. Aristote, qui était un vieux malin, ne connaissait pourtant pas tout. Jamais il n'avait entendu parler du téléphone, des aéroplanes, de M. Gouin, du pont de Québec et de la peinture de Sorel. S'il avait surtout connu une merveilleuse boisson qu'on aime chez nous, il eût dit sans nul doute aux lecteurs de son journal: "Buvez, buvez à longs traits ce divin nectar qui n'engendre ni le mal de cheveux ni les douleurs d'entrailles. Buvez, buvez encore le *ginger ale FRISCO*, cette fameuse eau gazeuse aromatisée qui fait de Jules Durand, son inventeur, un des bienfaiteurs de l'humanité. Elle est fabriquée par la *FRISCO Soda Water Company* (398 rue Saint-Dominique; téléphone: Est 2297)." Ainsi sans doute eût écrit le savant Aristote; et il eût eu raison.

Naturellement, comme on dit dans l'histoire Romaine, je suis allé lui rendre visite le jour de Pâques. Visite à qui? Ça, c'est un secret entre elle et moi et toutes les tortures ne sauraient me le faire divulguer. Naturellement, comme... (voir plus haut) j'avais revêtu pour la circonstance mes plus beaux habits, arboré ma plus brillante cravate, et mes souliers vernis eussent rendu jaloux les miroirs qui y auraient un peu réfléchi. Mais ma coiffure était surtout soignée. Deux jours plus tôt, j'avais visité les magasins de plusieurs chapeliers, examiné leurs échantillons, demandé leurs prix, critiqué leurs marchandises. Puis enfin je suis tombé sur le chapelier idéal — je dis idéal parce que chez moi le chapeau recouvre des idées (1) — qui m'a montré plusieurs formes superbes, élégantes, légères et coquettes au possible. Les prix m'étonnèrent par leur modicité et j'achetai immédiatement un de ces chapeaux idéaux. Et Elle en fut ravie. Ma récompense? Si vous ef-

(1) Notre rédacteur exagère peut-être, mais il est sincère.—LA DIRECTION.

fleuriez mes lèvres, vous y en trouveriez encore le parfum. — Naturellement!

N. B.—Vous ai-je dit que ce chapelier, c'est Oscar Normandin (350 rue Saint-Laurent, téléphone: Main 3163)?

"Je ne veux qu'un arpent de sol, mont, val ou plaine."

écrivait jadis notre collaborateur Joséphin Soulayr, homme aux goûts simples et peu coûteux. — Encore aurait-il fallu qu'il choisit son arpent le jour où un philanthrope exquis se fût trouvé là pour le lui offrir. Ce brave Soulayr aurait été fort embarrassé: en excellent poète qu'il était, il devait connaître les affaires à peu près comme votre serviteur connaît les mathématiques supérieures. S'il vivait encore, si le philanthrope surgissait, qu'il offrit l'arpent de sol et que Joséphin dût faire son choix, nous lui dirions sans hésiter: "Ne fais ni un ni deux: va, va, mon cher Joséphin, trouver un homme qui n'ignore rien en fait de placements immobiliers. Ce qu'il a négligé de connaître ne vaut pas la peine d'être appris et Montréal tout entier reconnaît sa science et sa perspicacité en affaires. Cet homme, mon vieux, c'est J.-B.-D. Légaré (bureaux: 17 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6629)".

Je vais tout vous avouer si vous me permettez de n'en rien dire à personne, personne, pas même à vos femmes, messieurs, ni à vos amies, mesdames. Hier soir... non, vraiment, je ne sais si je dois vous le confier... eh bien, hier soir, je suis allé au théâtre avec Yolande... Oh! ça n'est pas tout. Après le théâtre, ce fut le souper dans un café ultra-chic, où le maître d'hôtel touche des appointements de ministre... Yolande elle-même fit le menu... Elle commanda les meilleurs vins. — N'oubliez pas au moins, lui dis-je, le *Piper-Heidsieck*. — Pourquoi cela? interrogea ma délicate vis-à-vis. — Parce que ce champagne est à mon goût le meilleur et qu'il ne laisse pas de cuisants souvenirs. Il faut demain, que j'écrive un article sur la réciprocité, deux articles sur la marine, et un autre sur le danger d'attraper la fièvre typhoïde en démontant son poêle. Vous voyez, madame, qu'il me faut la tête libre. — Et l'on nous apporta du *Piper-Heidsieck*, le meilleur des capiteux produits de la Champagne. On sait qu'il est vendu par la maison *Laporte et Martin* (568 rue Saint-Paul; téléphone: Main 3766).

Les journaux, et pour une fois ils semblent avoir eu raison, n'ont pas ménagé leurs éloges à la troupe du *Metropolitan* qui a joué cette semaine au théâtre *Majesty's*. Le vocabulaire déjà limité de nos gazetiers n'a pas suffi cependant, car une fois qu'on a déclaré que Mlle Ladébauche, du Cercle des Amateurs du Parc-Terminal, chante d'une manière incomparable, superbe ou délicieuse, on ne sait plus qu'écrire ensuite devant autant de beauté. On aurait bien pu ajouter cependant, pour rendre service aux amateurs, que toute la musique qui s'est jouée cette semaine au *Majesty's* peut s'acheter, soit en partitions, soit en morceaux détachés, chez M. Ed. Archambault. L'orchestre, dont le merveilleux ensemble nous a ravis, est composé de musiciens justement renommés, et chacun sait que leurs instruments sortent de chez les meilleurs luthiers du monde. Ce sont ceux que vend également M. Archambault (312-Est, rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 1842).

Combien de nos amis et adversaires ont unanimement crié à l'oppression quand ils ont su que le charbon allait augmenter de prix cet été? On a dit très haut et imprimé très noir que les marchands de charbon nous exploitent sans se donner même la peine de s'expliquer. On devrait pourtant bien savoir qu'ils ne sont pas responsables de l'augmentation dont on se plaint, puisque ce sont les propriétaires de charbonnages qui déterminent à eux seuls les prix, et, comme l'aurait écrit Lafontaine, "ce trust est sans pitié"... Il nous faudra donc payer et nous nous soumettrons; mais jamais nous ne voudrions abdiquer le droit sacré et indéniable de choisir le meilleur des charbons, car il se vend au même prix que les autres: tout le monde a compris qu'il s'agit ici du *Diamant-Noir*, le charbon renommé de la maison J.-C. Labrecque et Cie. M. Labrecque accepte dès aujourd'hui les commandes d'automne. (141, rue Wolfe; téléphone: Est 2390).

Un lecteur de l'"Action" demande: — A. Le No 3 du vol. V de la *Revue Franco-Américaine*, daté de juillet 1910. — B. Le No 6 du vol. VII du *Bulletin du Parler français*, daté de février 1909 (ne pas confondre avec la livraison de mars de la même année, numérotée 6 par erreur), et le No 5 du vol. II. — C. Des numéros du *Nationaliste* de la 1ère et de la 2ème années. — D. Les volumes I et III du recensement de 1901. — E. Un locataire pour bel appartement de sept pièces, garni, disponible de mai à octobre; à quelques arpents du tramway. Le locataire devra savoir respecter les livres et s'abstenir de fouiller dans les papiers, qui sont nombreux et variés. — F. Cent agents pour vente de terrain au fameux Plateau Bon-Air. — G. Dix jeunes gens de Montréal capables de s'intéresser (gratis) aux études sociales et économiques. — H. Des suggestions sur la manière de fêter cette année la Saint-Jean-Baptiste. — Répondre à Lambert Closse, à l'*Action*.

L'"Action" est publiée à Montréal par Jules Fournier, tous les samedis. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 323.

LE BLUFF DE LA "PATRIE"

NOUS NE CHANTERONS PAS

Si M. Louis-Joseph Tarte a pu s'imaginer, un seul instant, qu'il allait nous éfrayer avec ses actions en dommages et ses citations judiciaires, il s'est lourdement trompé.

Qu'il ait pu par ce moyen impressionner quelques centaines de naïfs, la chose est possible. A l'Action, on est plus difficile à émouvoir. C'est qu'on y sait faire la différence entre les poursuites sérieuses et les poursuites pour rire, et que l'on n'y a point la superstition du papier timbré.

Quarante-cinq mille piastres!... Certes, la somme est coquette; et l'annonce d'une pareille poursuite, à la dernière page d'un journal, fait à coup sûr de l'effet. L'histoire de la plainte au criminel, pour diffamation, encore davantage... Cela va très bien dans le paysage.

Seulement, ce sont là des trucs trop connus. Il n'y a peut-être pas eu un Leprohon ou un Sheldon à Montréal, depuis dix ans, qui n'ait trouvé moyen un beau matin, se voyant serré de trop près, de prendre une action de cinquante mille piastres contre un journal, trois jours avant de lever le pied. Les gens sérieux délaissent aujourd'hui ces procédés de mélodrame, déshonorés depuis longtemps par tous les faiseurs. M. Tarte, qui est un honnête homme, aurait dû s'en abstenir. Il a préféré cependant y recourir, espérant ainsi nous intimider.

Nous le répétons, il s'est trompé.

Il nous a pris pour un autre.

Nous avons écrit samedi dernier que les MM. Tarte allaient abandonner la Patrie aux mains de M. Forget. Evidemment, si nous nous en étions tenus là nous ne serions pas aujourd'hui en butte à leurs attaques: les MM. Tarte ont bien le droit de vendre la Patrie à M. Forget si cela leur plaît — comme M. Berthiaume de vendre la Presse, comme M. Graham de vendre le Star...

Par malheur, nous avons de plus critiqué la situation financière du journal; et voilà, paraît-il, le point sensible... disons plutôt — pour user d'une métaphore qui fera plaisir à M. Louis-Joseph Tarte — le talon d'Achille du directeur de la Patrie.

Ici nous pourrions répondre, si nous tenions à nous dérober, que notre information ne contenait à cet égard rien de désobligeant pour les MM. Tarte; et, avec un peu d'habileté, il nous serait aisé de le montrer (la Patrie elle-même prouve tous les jours des choses plus difficiles). C'est ce que nous ne ferons pas — c'est ce que nous ne voulons pas faire.

Au contraire, dégagant encore davantage, s'il se peut, notre pensée, nous déclarons sans ambages, une fois de plus, — écoutez bien, monsieur Tarte — que la Patrie depuis longtemps n'est plus indépendante au point de vue financier et que, par suite, elle n'est pas indépendante au point de vue politique. Contrainte par les nécessités financières, c'est ce que nous avons dit l'autre jour, et c'est ce que nous maintenons aujourd'hui.

Nous l'avons dit et nous le répétons — parce que c'est vrai.

On ne nous reprochera pas au moins, après cela, de vouloir fuir!

Les avocats de la Patrie, paraît-il, nous attendent ici: "Même si c'est vrai, vous n'avez pas le droit de le dire. Vous n'avez pas le droit d'attaquer le crédit d'une maison de commerce; vous n'avez pas le droit de critiquer sa situation financière."

La situation financière, ils ne parlent pas d'autre chose!

C'est parce que nous avons critiqué leur situation financière qu'ils nous réclament quarante-cinq mille piastres; c'est parce que nous avons raconté leurs difficultés d'argent qu'ils nous font arrêter.

Ils ne nous reprochent pas le reste!... D'avoir indiqué, comme conséquence du manque d'argent, les fléchissements d'opinion, les changements d'attitude du journal, tout cela, à leurs yeux, ce n'est rien. Cela ne les insulte pas! Ce n'est pas de cela qu'ils se plaignent! On leur dirait en toutes lettres qu'ils se sont vendus comme des veaux — chose que nous n'avons point dite d'ailleurs — qu'ils endureraient encore cela... — J'ai bon caractère, dit l'un et l'autre des frères,

Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

Mais la patience des hommes, comme

toute chose en ce bas monde, connaît des bornes, et celle des MM. Tarte a pour colonnes d'Hercule (pour user d'une métaphore qui fera plaisir à M. Eugène) les réflexions de notre journal sur la situation financière de leur maison de commerce. Tout — ils souffriront tout, mais pas cela!

En vain objecteriez-vous que la Patrie n'est pas une maison de commerce tout à fait ordinaire; qu'un journal qui façonne l'opinion de cent cinquante mille lecteurs à Montréal et dans la province de Québec ne peut strictement s'assimiler au magasin Scroggie ou à l'épicerie d'Argencourt; que d'un tel journal, enfin, dépend dans une mesure appréciable l'avenir du pays et que l'on n'en peut dire autant de tous les magasins... on ne vous entendrait point. — Maison de commerce! et c'est tout.

Eh bien! nous réclamons, nous, le droit de parler des affaires de cette maison — de ce magasin, si l'on y tient.

Nous réclamons le droit d'en parler dans la mesure où elles peuvent affecter la ligne de conduite... mettons: du chef de rayons, dans la discussion des questions publiques.

Nous réclamons le droit de dévoiler ses difficultés d'argent dans la mesure où l'on peut établir une relation entre ces misères et les changements d'orientation du journal.

Les MM. Tarte s'en prennent à nous parce que, disent-ils, nous attaquons le crédit de leur établissement.

Nous n'avons jamais attaqué le crédit de leur établissement.

Nous n'avons jamais contesté qu'ils puissent en tout temps obtenir l'argent dont ils ont besoin pour faire aller le moulin — et dix fois cet argent. Quand on a un journal comme la Patrie entre les mains, on peut toujours se procurer de l'argent, on a toujours un bon crédit — au moins quelque part.

Ce que nous avons dit par exemple et ce que nous répétons, c'est que ce crédit, la Patrie l'obtient aux dépens de sa liberté. C'est que cet argent, elle ne le reçoit pas — même comme prêts, même comme avances — pour les beaux yeux de son directeur.

Pour avoir indiqué ce fait, les MM. Tarte menacent maintenant de nous faire des procès.

Ces procès, nous le disons tout de suite, ils ne les feront pas — ils ne peuvent pas les faire.

C'est du bluff, et rien que du bluff! Familiarisé par une déjà assez longue expérience avec les tracasseries du Palais, nous avons appris de longtemps à ne pas nous inquiéter pour si peu. Nous savons que le premier venu, du moment qu'il a de quoi payer les timbres judiciaires, peut tout aussi bien tenter cet après-midi une action de cinquante mille piastres à M. Tarte ou à M. Berthiaume, ou même, s'il lui en prend fantaisie, faire arrêter au criminel le maire de Montréal. Cela coûte très bon marché et c'est très facile. — Et après? Qu'est-ce que cela prouve?...

M. Tarte peut, si cela lui plaît, prendre encore contre nous dix actions de quarante-cinq mille piastres, il ne nous intimidera pas.

Il ne nous empêchera pas de répéter que la Patrie est enchaînée.

Nous ne chanterons pas.

Nous n'avons pas de voix.

Jules Fournier.

—:o:—

SAMEDI PROCHAIN:

Un article de M. OLIVAR ASSELIN.

—:o:—

UNE FAUSSE RUMEUR

La rumeur que M. Adélar Lanctot, député de Richelieu, doit être décoré à l'occasion du couronnement est controuvé.

La maison de M. Lanctot ne sera prête pour les honneurs qu'à l'automne et peut-être à l'hiver.

Les retards sont causés par la hausse des prix dont souffre en ce moment le commerce, particulièrement celui de la peinture officielle.

A SPENCERWOOD

Le travail ardu que lui ont imposé ses fonctions de lieutenant-gouverneur a épuisé sir Alphonse Pelletier.

Personne n'en sera étonné.

Le poste de vice-roi canadien-français n'est pas une sinécure.

Ce qui accable surtout, dans l'antique château de Spencerwood, ce sont, outre les longues heures de sommeil, les nombreux entretiens avec le premier-ministre. Pour y résister il ne fallait rien moins que la constitution robuste de sir Louis Jetté, qui, après deux termes, est encore vert et pour ainsi dire rajeuni. Sous un extérieur plutôt modeste, sir Louis cache une force de résistance extraordinaire. Juge, il délibérait des années entières sans se fatiguer; chef de Pexcutif, il signait en chantant jusqu'à trois arrêtés ministériels dans le même jour.

Sir Alphonse Pelletier, déjà vieux et usé au service de l'Etat, n'était guère préparé à tant d'ouvrage. Dès sa première conférence avec M. Gouin, il a, dit-on, ressenti les symptômes d'un mal étrange. On ne reste pas seul durant deux heures en face de sir Lomer sans éprouver un certain frisson. Vue de près, cette physionomie de molosse a des aspects inquiétants. Dans la discussion, elle devient menaçante, et si j'étais marié, je ne voudrais pas la laisser voir à ma femme.

Très poli, sir Alphonse ne voulut pas d'abord se plaindre; mais à la fin il devint tellement énervé qu'il résolut de ne plus rencontrer son premier-ministre qu'à la noirceur. Un malaise s'ensuivit. M. Gouin, froissé, revendiqua son droit inaliénable de se montrer en plein jour. Sir Alphonse céda. Après quelques séances il prenait le lit, et son médecin, justement alarmé, lui ordonnait d'aller sous un climat étranger prendre une distraction devenue nécessaire.

Les amusements ne sont pas variés à Spencerwood. On s'y ennuie ferme. M. Robitaille, pour charmer ses loisirs, élevait des cochons. Aujourd'hui, cela ne serait pas un divertissement.

Retour au pays, sir Alphonse, plus ahuri que jamais, désire ardemment être relevé de ses fonctions. Mais le cabinet fédéral, ne pouvant arrêter son choix sur le successeur, a expédié M. Gouin en Europe, dans l'espoir qu'en tenant le premier-ministre loin du gouverneur il diminuerait la hantise qui affecte le cerveau de celui-ci.

Parmi les hommes d'action qui aspirent au sceptre de Spencerwood, M. Adélar Turgeon est au premier rang. Il a beaucoup de fermeté. Il me disait un jour: "Moi, vous savez, je suis plein d'énergie. Quand j'ai pris une détermination, personne ne m'en ferait dévier. Par exemple, si je suis résolu à ne rien faire, aucune puissance au monde ne peut m'induire à travailler." Voilà donc l'homme tout trouvé pour remplacer sir Alphonse; ce sera le right man in the right place.

Il a déjà pressenti M. Laurier; mais le vieux chef, qui n'a pas la même mentalité que les électeurs de Bellechasse, met une certaine coquetterie à se faire prier. Les exploits de l'Abittibi et de la fameuse Caisse Electorale ont à ses yeux une saveur compromettante.

Il y a quelques mois, sir Wilfrid reçut du président du conseil législatif la proverbiale hospitalité québécoise. Au moment de partir, après trois jours, M. Turgeon le conduisit à la gare dans une automobile dernier genre et, chemin faisant, avec l'air de rien, incidemment, nonchalamment, il lui demanda le trône de sir Alphonse. Le premier-ministre refusa et comprit le mobile des générosités de son amphitryon. Quelques jours plus tard la présidente du conseil législatif recevait un magnifique bracelet sur lequel on avait gravé profondément les initiales et les remerciements de M. Laurier. Une lettre, couchée en termes exquis, accompagnait le précieux cadeau. Et quand la dame de céans vit que c'était là toute la reconnaissance de M. Laurier, elle se permit quelques observations et projeta ce bijou loin d'elle.

M. Turgeon le ramassa. Le trait a été raconté à sir Wilfrid, qui, touché de la fidélité de son cher Adélar, aurait consenti à le nommer lieutenant-gouverneur.

Pour s'être courbé avec une si belle résignation, M. Turgeon ira continuer à Spencerwood ses études sur Jules Verne. Il produira peut-être un beau matin quelque roman sur le Tour du Bâton en quatre-vingts Jours.

L'anecdote du Bracelet, comme l'affaire du Collier, est entrée dans le domaine de l'histoire.

Arthur Beauchane.

AU MIROIR

Je vous évoque, seule en votre chambre, un soir,
Avec angoisse interrogeant votre miroir...
Vous redressez le buste ou vous penchez la tête,
Et le cristal, docile à vos gestes, répète
La blancheur de vos bras, l'éclat noir de vos yeux,
Votre cou, votre bouche exquise, vos cheveux...
Tout est jeune et joli, tout respire la grâce!
Le mouvement, aisé comme une aile qui passe,
Est léger comme un rythme et souple comme lui!
Qu'est-ce donc qui vous fait anxieuse aujourd'hui?

[d'hui?]
Vous êtes bien, pourtant, debout devant vous-
[même,
Et le miroir vous dit votre beauté suprême...

Une crainte soudaine est venue assaillir
Votre âme: c'est la peur affreuse de vieillir!
L'image du miroir ne vous est plus bien sûre,
Et vous cherchez un autre avis qui vous rassure...
[sûre...
Mais moi qui connais l'homme et sa brutalité,
Je sais où vous devez chercher la vérité.

La glace complaisante et passive reflète
L'image variable et que vous avez faite.
Elle ne contredit jamais votre plaisir
Et mire, plus que vous, votre vivant désir.
Et la réalité constante vous échappe,
Celle que d'une empreinte ineffaçable frappe
Le Temps, incorruptible ouvrier de la Mort!
Pour savoir si vous êtes jeune et belle encor,
Ce n'est pas au miroir, peu véridique en somme,
Qu'il faut vous regarder, c'est dans les yeux
[des hommes!

Eux, dont les coeurs de chair vous considèrent-
[ront,
Avec leurs appétits brutaux vous jugeront!
Et vous n'aurez alors, jeune ou vieille, qu'à lire
Dans leur regard cruel qui dédaigne ou désire...
Albert Lozeau.

—:o:—

BOITE AUX LETTRES

R. S.—Prière de vous adresser par écrit au directeur de l'Action, rue Saint-Denis, 323.

Un vieux conservateur.—Non, monsieur, malgré vos soixante ans vous n'êtes pas de ceux que nous avons appelés, d'après une expression de la Patrie, les vieux conservateurs rompus. Vous n'êtes pas un vieux conservateur. Des gens comme vous, comme M. Monk, comme le sénateur Landry, de Québec, comme M. Gustave Lamothe, comme M. Taillon lui-même, comme vingt autres, ne seront jamais, eussent-ils quatre-vingts ans, de vieux conservateurs. C'est qu'ils ont su conserver sous les neiges de l'âge, avec un cerveau clair et un jugement droit, toute l'ardeur généreuse des vingt-cinq ans. Ceux-là sont toujours jeunes!

Il n'est pas ici question d'âge, mais de tendances; et, de même que l'on peut avoir les cheveux blancs et ne pas mériter l'épithète qui vous a justement froissé, de même nous croyons connaître, à Montréal seulement, une bonne douzaine de jeunes politiciens qui malgré leur moustache de jais n'en sont pas moins, de nature et d'instincts, de très vieux conservateurs... Nous avons seulement voulu, par ces mots, distinguer chez les oppositionnistes actuels deux écoles et deux classes d'hommes. Nous croyons que, de ces hommes, les uns ont l'esprit ouvert, les sentiments élevés, et qu'ils méritent notre appui. Nous croyons que les autres, esclaves des appétits ou esclaves de vues étroites, sont dans leur parti un élément de mortelle faiblesse — et qu'ils doivent disparaître si nous voulons enfin avoir à Ottawa une opposition digne de ce nom. C'est tout ce que nous avons voulu dire.

Que si maintenant notre expression vous déplaît encore, eh bien... nous la retirons. Mettons qu'il ne sera plus question dans nos colonnes, à l'avenir, que de bons et de mauvais conservateurs. Ça vous va-t-il?...

—:o:—

LA RAISON...

Un électeur de M. Lafortune lui demandait dans quelle langue il parle, à la Chambre des Communes.

— Moi, répondit-il, je parle, je parle en français et anglais indifféremment.

— Ensemble?

— Sans doute, mon ami!
C'est pour cette raison que personne n'a encore pu traduire les discours du député de Montcalm.

—:o:—

NE PAS CONFONDRE

M. A.-G. Pigeon, qui vient d'être élu président de la ligue de crosse Jacques-Cartier, n'est pas M. A.-P. Pigeon imprimeur de l'Action.

Il n'est pas poursuivi pour \$45,000.